MARC CHOLODENKO

Les États du désert

Roman

P.O.L

Extrait de la publication

Les États du désert

Du même auteur

Chez le même éditeur

Histoire de Vivant Lanon

La Poésie la vie

Quasi una fantasia

Quelques petits portraits de ce monde

Un rêve ou un rêve

Mon héros (je ne sais pas)

Imitation

NYC

Thierry

Glossaire

Taudis/Autels

Filet

Deux cents et quelques commencements ou exercices d'écriture ou de lecture amusants

Les autres livres de Marc Cholodenko
sont répertoriés en fin de volume

Extrait de la publication

Marc Cholodenko

Les États du désert

Roman

P.O.L
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6e

© P.O.L éditeur, 2011
ISBN : 978-2-8180-0866-9
www.pol-editeur.fr

Extrait de la publication

On lui tendit la photo. Sans la regarder il la posa sur le bras de son fauteuil. Il reprit la fille où il l'avait laissée. « Oui, pourquoi pas ? » elle disait, et ouvrait la portière. Juste avant d'entrer, elle tournait la tête vers lui et elle disait : « Vous aimez les grands lits ? je veux dire, les grands grands lits ? » Beurk, non. Elle disait : « j'espère que la femme de ménage est passée. » Non plus. Elle ne se retournait pas et elle ne disait rien. Elle entrait, elle refermait la porte derrière lui, elle allait allumer la lumière, se dirigeait vers la cuisine en lui demandant : « Je vous fais (non, je te), je te fais, j'te fais un whisky ? » Non ; elle ne disait pas cela, elle restait là, en face de lui sur le canapé, à parler avec ce type. Il n'avait pas assez de désir sur quoi la transporter dans ces lieux et temps où justement son désir d'elle se réaliserait. Pas de désir. Était-ce parce qu'il savait, qu'elle avait donné des signes qu'elle ne pouvait en avoir pour lui, ou était-ce parce qu'il ne voyait pas quel intérêt particulier, nouveau, différent et unique pouvait renfermer la satisfaction de ce désir ? C'était les deux en même temps : c'était l'ennui.

C'était peut-être bien cela, pensait Shad, l'ennui : une incapacité à supporter la distance qui existe entre tout désir et sa

Extrait de la publication

réalisation. Que ce soit la distance temporelle ou la spirituelle qui toutes deux ont pour effet de changer dans le temps qui sépare la naissance du désir de son accomplissement non seulement l'idée que nous avons de l'objet de notre désir, donc la nature même de notre désir, mais aussi, de par les efforts que nous avons faits pour nous approprier cet objet, les arrangements que nous avons dû conclure avec la réalité, nous-mêmes. Si bien que celui qui réalise son désir n'est pas celui qui l'a conçu et que l'objet qu'il s'approprie n'est pas celui qu'il a désiré.

Si ce n'était pas la définition de l'ennui, c'était du moins celle de la sorte d'ennui qu'il éprouvait depuis qu'il était arrivé à la soirée : un désir privé du désir de se réaliser. Un désir trop exigeant pour la réalité. Car ces gens qui l'entouraient, et qui l'ennuyaient tant, ils l'ennuyaient précisément parce qu'il les désirait trop fortement.

Chaque homme, chaque femme qui était là, il eût voulu le posséder, la posséder, sur l'instant, et pour toujours. Il voyait chacun, là, à l'endroit même où il se trouvait à ce moment, avec ce même visage, ces mêmes vêtements, cette même voix, cette même attitude, ces mêmes paroles, soudain transpercé par le désir d'être à lui, de vivre pour lui, de changer toute sa vie, de changer toutes les raisons qui jusqu'alors l'avaient guidé, toutes les forces qui l'avaient soutenu pour l'amour de lui. Il les voyait tous, un à un, comme frappés d'hébétude, tourner leur regard vers lui et réveillés du rêve qui les avait trompés depuis le début de leur vie, le reconnaître comme leur vérité, leur seule vérité, l'unique cause, l'unique raison de toutes leurs actions passées. Alors, un à un, en secret, ils venaient à lui et par quelque geste d'apparence banale, quelque parole qui eût semblé à d'autres que lui anodine, s'offraient à lui. Et lui, de la même façon, leur répondait qu'il les avait compris, et que leur

désir serait réalisé. Puis il les regardait et voyait que de tout cela il n'était rien, que tous, comme avant, continuaient à rire, à parler, à boire et à manger sans se soucier de ce qu'il était, du désir qu'il avait d'eux, du bonheur qu'il eût pu leur apporter. Alors il se représentait en choisissant au moins un parmi eux pour lui révéler la vérité, sa vérité ; et il voyait l'expression de la femme qu'il venait interrompre dans sa conversation avec son amant pour lui dire : « Je vous désire, vous me désirez, je vous aimerai plus que personne, vous m'aimerez comme vous n'avez jamais pensé qu'il était possible d'aimer », il la voyait sourire un instant, embarrassée, puis détourner la tête comme si rien n'avait été ; et il voyait l'air que prenait l'homme à qui il disait : « Vous êtes perdu, je le sais, venez, rentrons ensemble, vous me direz tout, je vous tiendrai dans mes bras et je vous écouterai pleurer le temps qu'il faudra, nous serons amis jusqu'à la mort », il l'entendait qui disait : « Très drôle », ou encore : « Vous voulez un autre verre pour faire passer ça ? » Alors il se disait qu'il était plus subtil et plus simple de jouer leur jeu et il décidait de se lever et d'aller demander à cette femme si elle connaissait Paul et depuis combien de temps ou dire à cet homme qu'il l'avait entendu tout à l'heure parler en bien d'un film que lui aussi avait beaucoup aimé. Et il entendait la fille, s'il avait été habile, s'il avait su s'y prendre, répondre, quelques heures plus tard, à son : « Et si vous m'offriez un verre ? » l'habituel : « Oui, pourquoi pas ? » et il se voyait, quelques jours ou quelques années plus tard, déjeunant avec l'homme au restaurant et il s'apercevait qu'il aurait peut-être, avec un peu de chance, dragué une fille pour la nuit ou qu'avec un peu de chance aussi, il se serait fait un copain, voire un ami, sans avoir rien fait qui puisse rien changer à la nature et à l'ordre quotidien des choses, sans avoir rien fait que n'aient déjà fait tous les autres : adapter son désir, le

Extrait de la publication

trahir, le tuer. Enfin il les rejetait tous dans cet espace vague où ils restaient en suspens entre l'image exaltée que son désir premier lui donnait d'eux et celle, fatiguée, salie, de la réalité et concluait que ce désir infantile de pénétrer les cœurs afin d'y mettre au centre son image, plutôt que la cause de son ennui, en était la conséquence : une fantaisie imaginative destinée à le remplir, à le tromper.

Il prit la photo. C'était, accourant en larges vagues à l'apparence onctueuse d'une épaisse crème – et dont la crête onduleuse projetait sur le dos de celle qui la précédait une ombre où se noyait toute appréciation de sa hauteur au point que l'œil, qui ne pouvait trouver, dans cette uniformité, aucun repère d'après lequel élaborer une échelle de grandeur, pouvait y voir indifféremment et même simultanément, les plis d'une étoffe photographiée en gros plan, qu'on avait laissé au hasard le soin de répartir et, vu d'avion, le dessin d'une immense chaîne de montagnes plusieurs milliers de fois millénaire – vers un horizon qui était encore et indéfiniment, inlassablement, lui-même, ocre, rouge, immobile et beige, un désert.

Paul vint se pencher sur l'épaule de Shad et lui désigna du doigt, tout en bas de la photo, ce qui semblait être un accident du terrain, une variation dans la couleur du sable, et qui était, si on y portait attention, l'ombre d'un corps : « Tu vois, là c'est Hélène et là – Shad suivit du regard le doigt de Paul qui quittait la photo, dessinait dans l'air un arc de cercle et s'immobilisait, pointé, au bout de son bras tendu – aussi. » Une femme était dans l'embrasure de la porte du salon. Elle leur présentait son profil. Et comme Shad sentait, par la sensibilité soudaine qu'il avait des mouvements du sang dans son corps, un brutal changement de la nature de l'air et des sons qu'il propageait, une question se poser à son être entier, qui le sollicitait dans son ensemble sans aucune restriction, et qui

Extrait de la publication

le mettait en danger, avant même qu'il puisse la formuler, elle y répondit. Elle inclina légèrement la tête vers son épaule en même temps que sa main, quittant sa hanche, montait à sa rencontre, puis, pensant qu'il n'était pas nécessaire qu'elle le touche pour vérifier que le pendentif tenait toujours à son oreille, qu'il suffisait d'éprouver sa présence en le faisant bouger, elle tourna vivement la tête de son côté et resta un instant sans plus bouger, la main arrêtée à la hauteur de sa poitrine, les yeux fixés sans expression sur les siens et qui cependant lui répondaient : « Oui, je suis la femme la plus belle que vous ayez jamais vue et même, si vous y tenez, je peux vous accorder que je ne suis pas la plus belle ; il me suffit d'être la plus désirable, la plus désirable que vous ayez jamais vue, la plus désirable que vous verrez jamais, de toute votre vie, oui. »

On ne pouvait pas dire de la fille qui entra dans le bureau de *R. O'Shea Enquêtes* par ce matin de printemps ensoleillé qu'elle était belle. Elle était – du moins aux yeux de celui qui était assis derrière le bureau et qui, tout occupé à chercher autour de lui des preuves qu'il était bien éveillé, en avait oublié de se lever – le modèle à partir duquel on avait créé toutes les plus belles filles qui avaient peuplé la terre jusqu'à ce jour miraculeux.

Elle avait les cheveux blond-roux, des yeux d'un vert qui avait failli être trop pâle et pourtant ses traits n'avaient pas ce caractère un peu trop doux, un peu vague et imprécis des filles au teint clair, ils étaient décidés et nets comme ceux des brunes à la peau mate, aux cheveux si noirs qu'ils ont des reflets bleus. Grande, elle avait le comportement, les gestes des femmes petites qui sont les seules à pouvoir exprimer, hors du lit, naturellement et sans vulgarité, leur aptitude à

Extrait de la publication

la volupté. Enfin, d'une beauté sans reproche, elle laissait voir clairement, dans sa façon d'être, qu'elle avait décidé une fois pour toutes d'ignorer – du moins en public – ce don plus embarrassant qu'utile, ce qui lui donnait ce quelque chose en plus, le charme, habituellement réservé à celles qui n'ont pas la beauté, afin qu'il la remplace, et qui était chez elle d'autant plus remarquable qu'il apparaissait comme un luxe tout à fait gratuit dont elle eût pu parfaitement se passer.

S'il avait fallu si peu de temps à Rory pour l'apprécier ainsi, c'est qu'elle-même, comme si elle était pressée d'en finir avec son apparence afin d'arriver le plus vite possible au sujet de sa visite, avait déployé, dans les trente secondes de silence qui avaient suivi son entrée, toutes les ressources que pouvait présenter, de l'extérieur, sa personnalité.

Elle s'était arrêtée, la main sur le bouton de la porte, avec l'air indécis des gens qui ont peur de s'être trompés d'endroit puis, après un bref haussement des sourcils destiné à marquer l'étonnement un peu choqué qu'elle éprouvait devant l'apathie de Rory, elle avait eu un petit sourire rassurant, mais sans rien de condescendant, qui signifiait qu'après tout elle était habituée à ce genre de réaction de la part des hommes qui la voyaient pour la première fois, elle avait refermé la porte, avait marché, ni trop lentement, ni trop rapidement, jusqu'au bureau, avait jeté un regard d'indécision sur chacun des trois fauteuils qui s'y trouvaient placés, avait fait son choix, s'était assise et, se penchant brusquement en avant, les coudes au corps, les mains jointes sur ses genoux, avait dit, d'un ton qui était en même temps celui qu'on prend pour réveiller quelqu'un avec douceur et celui qu'on utilise pour signifier qu'on n'est pas absolument sûr de l'identité de la personne à qui on s'adresse :

– Monsieur O'Shea ?

Extrait de la publication

– Oh, excusez-moi, fit Rory en repoussant vivement son fauteuil. Il s'était levé et tendait la main à la jeune femme. Excusez-moi, Miss ?

– Keltner. Elle lui serra la main, comme un homme, pensa Rory. Maureen Keltner.

– Eh bien, Miss Keltner, puis-je savoir ce qui vous amène ?

– Ce qui vous a tiré du lit la nuit dernière, monsieur O'Shea.

– Carlton Trumbo ?

– Humm humm, sa mort, plutôt.

– C'est maître Josephson qui vous a dit de vous adresser à moi ?

– Exactement.

– Et pourrais-je savoir en quoi vous êtes liée à l'assassinat de Trumbo ?

– J'étais la fiancée… Je suis la fiancée de Kyle.

– Le frère qui a… enfin, qu'on ne retrouve pas ?

– Exactement, monsieur O'Shea, le frère qu'on… ne retrouve pas, comme vous dites. Mais avant d'aller plus loin dans la confidence, j'aimerais donner à la conversation un ton plus réaliste, non, réaliste n'est pas le mot, un ton plus profond, disons. Voici – elle tira un papier de son sac et le posa sur le bureau de Rory – un chèque de 50 000 dollars à votre nom, plus l'assurance, que je ne peux pas vous donner par écrit, vous comprendrez bientôt pourquoi, l'assurance donc que vous toucherez, si l'affaire réussit, 10 % sur une somme que j'évalue approximativement à 3-4 millions de dollars. Qu'en pensez-vous ?

– Je pense que pour une somme pareille, on ne va pas me demander de…

– Exactement, monsieur O'Shea, on ne va pas vous deman-

der de sortir des répliques de roman policier, on va vous demander d'écouter ce que j'ai à vous dire. C'est très simple d'ailleurs. Hier soir, vers neuf heures, Kyle me téléphone et m'annonce qu'il vient de tuer son frère au cours d'une dispute. Il ne m'en dit pas plus. Il raccroche dès que je veux parler. Au ton de sa voix, et le connaissant comme je le connais, j'ai tout de suite pensé qu'il allait se suicider. Maintenant j'en suis persuadée. Or il faut que vous sachiez, si vous ne le savez pas déjà, que Carlton était seul à gérer l'immense fortune que leur père leur avait laissée. Kyle en possédait théoriquement la moitié mais il n'avait aucun pouvoir d'en disposer à sa guise et, à part une petite rente que lui versait son frère, il ne possédait, pour son propre usage, presque rien. Ce qui ne l'avait pas empêché de me faire par testament sa légataire universelle. C'était un geste qui n'avait qu'une valeur symbolique, bien entendu, puisque c'était Carlton qui avait tout à son nom et qu'il aurait fallu d'abord que Kyle hérite de Carlton. C'est pourquoi je n'y ai jamais accordé beaucoup d'importance sur le plan pratique bien que sur le plan sentimental j'en aie été très touchée. Effectivement, qui aurait pu croire qu'un concours de circonstances aussi exceptionnel, et qu'en plus je ne désirais pas voir advenir, me mettrait en position d'hériter la fortune entière des Trumbo ? Personne. Personne jusqu'à hier soir.

Malheureusement si, grâce à Kyle, d'un côté, je n'ai jamais été aussi près de devenir la femme la plus riche des États-Unis, à cause de Kyle, d'un autre côté, je n'en ai jamais été aussi loin : on n'a jamais vu un assassin, même à titre posthume, hériter de sa victime.

Seulement, rien n'est encore prouvé. Il se peut très bien que ce soit Kyle qui ait tué Carlton et il se peut tout aussi bien que ce soit quelqu'un d'autre, n'est-ce pas ? Surtout si le poli-

Extrait de la publication

cier privé qui enquête pour le compte du chargé d'affaires des Trumbo arrive à cette conclusion et fait partager son opinion à ses collègues de la police. Vous comprenez ?

– Très bien. Par contre, ce que je comprends moins c'est qu'une fille aussi intelligente que vous ait pris le risque insensé de venir tout me raconter.

– Quel risque ? Le risque que vous alliez raconter mon histoire à la police ? Et alors ? Les flics auront mis vingt-quatre heures à découvrir ce qu'ils découvriront dans une semaine au plus tard si vous ne m'aidez pas. Personnellement, je ne risque absolument rien : même si par miracle vous pouviez prouver que c'est de moi que vous tenez la vérité, une conversation téléphonique, dont, soit dit en passant, il ne reste aucune trace, ne constituant pas une preuve, personne ne pourrait m'accuser de dissimulation de preuves ou même de non-dénonciation de malfaiteur.

Je ne risque qu'une seule chose : le succès. C'est évident : vous êtes le seul capable d'obtenir ce que je cherche à avoir ; si vous refusez, je perdrai ce que vous seul auriez pu me donner. Je n'ai donc pas le choix. Je joue le seul coup que je puisse jouer. Je joue tapis, à la seule différence qu'au jeu il faut miser quelque chose. Moi, mon tapis, c'est zéro. Mais sur la table, il y a 5 millions de dollars, moins 10 %, bien entendu, ou peut-être un peu plus.

– Bravo. Mais seulement…

– Soyez gentil, monsieur O'Shea, fit Maureen Keltner en se levant, attendez jusqu'à demain pour me parler de votre « mais seulement ».

La porte se referma. Ni trop vite, ni trop lentement. Tout comme elle s'était ouverte quelques minutes auparavant.

Toutes les vies de solitaires ont ceci de commun : elles sont plus pleines que les autres de ce qui n'est pas la vie. Plus que les autres, elles nourrissent ces sortes d'ébauches, d'embryons de vies différentes d'elles qui ne sont pas la vie, mais la vie imaginée, espérée, rêvée ; soit que cette aptitude à imaginer la vie soit la cause ou la conséquence (malgré qu'il faille remarquer que la plupart du temps notre destin, dans l'élaboration des composantes qui font notre vie et l'enchaînement des faits qui l'entraînent, se soucie peu de distinguer les effets des causes et les causes des effets) de la solitude.

Si Shad avait choisi le personnage de Rory (qui, sous le nom de Shane Roark, puis sous celui de Rory O'Rourke, avait été précédemment sur deux affaires particulièrement délicates et compliquées dont l'auteur n'avait pas su, comme on dit, communiquer aux éditeurs l'enthousiasme qu'il avait mis à les embrouiller et à les débrouiller) c'est que, comme tous les privés, il était solitaire et forcé de le rester car entre les quinze ou vingt vies qu'il avait chaque jour à mener, il n'eût pu trouver de place où en vivre une qui lui fût propre. La solitude de Rory était une solitude utile, nécessaire et reconnue par la société, une solitude justifiée. Il avait fait de la solitude sa raison d'être et son moyen d'existence (la raison justifiant le moyen et le moyen la raison) ; c'était un solitaire de métier, un homme qui faisait de sa solitude son métier, tout comme l'écrivain que Shad s'efforçait de devenir. Ainsi, bien que ce soit une chimie certes plus subtile que celle qui décrit les rapports du désir avec la réalité, celle qui doit rendre compte des relations qu'entretien le créateur avec la chose créée, on pourrait dire que, dans les grandes lignes, Rory était en action ce que Shad était en désir et en pensée : placé, par sa position professionnelle, en dehors de la vie des autres, au-dessus d'elle, il utilisait la connaissance et la sagesse qu'il

Extrait de la publication

avait acquises à l'observer à tirer du chaos violent, aveugle, mystérieux et secret que son apparence lui présentait un ordre juste, incontestable et complet, tout lumineux de l'évidence qu'irradie la vérité.

Seulement, si la solitude de Rory était essentiellement destinée à lui permettre de vivre, résumées, exaltées par l'urgence, la violence, la brièveté et le danger, le plus grand nombre possible de vies différentes, Shad, en réalité comme en imagination, n'en vivait qu'une et n'en désirait qu'une. Car cette vie qu'il vivait, il l'aimait.

C'était une vie de petites choses, de détails, d'instants choisis, répétés et préservés. C'était, en une seule vie, chaque jour, cent petites vies, car de chacun des moments que sa vie contenait, il avait fait un centre : le centre de sa vie. Non qu'à des actions comme celles de se raser, de choisir des vêtements pour la journée, d'acheter un paquet de cigarettes, il eût accordé plus de signification qu'on ne leur en accorde généralement. Il ne leur en prêtait aucune. C'était l'application, la concentration dont il usait à chacun de ses actes, et surtout la conscience qu'il avait que chacun d'eux ne valait pas en soi mais par le rapport qu'il entretenait avec les dizaines d'autres qui l'avaient précédé et qui lui succéderaient, avec la somme des actes dont il était un élément nécessaire et indispensable, somme qui constituait en fin de compte sa journée, journée qui elle-même, considérée comme le dernier maillon de la chaîne formée par les précédentes et comme le premier de celle que formeraient les suivantes, devenait, de même que l'un des instants dont elle était la somme, un élément nécessaire et indispensable, bien que par lui-même sans signification, du tout que serait sa vie, qui lui donnaient un sens, mais non une signification.

Chaque chose, en effet, dans la vie de Shad, avait un sens, comme un courant, comme un vent, comme une route ont un

Extrait de la publication

sens, mais rien, en soi, n'avait de signification. Il avait fait de sa vie un immense, un interminable et ininterrompu cérémonial où tout comme dans la vie de cour – où le fait de garder ou d'ôter son chapeau, de gratter ou de frapper à une porte, d'être debout ou assis autour d'une table, de recevoir de telle personne telle marque de politesse, de telle, telle autre, de monter dans tel carrosse, de pouvoir assister à la messe à une distance de tant de chaises derrière le souverain, n'avait aucune signification en soi mais uniquement par rapport aux autres éléments du code auquel tous se référaient, et en dehors duquel, c'est-à-dire en dehors de la vie de cour où était appliquée cette étiquette précise, ils perdaient toute signification – chaque chose ne prenait son sens que d'appartenir à un tout, tout qui prenait lui-même, par sa despotique cohérence, son sens d'en donner un à chacun de ses éléments.

Ainsi Shad menait une vie d'où toute humeur était absente, son mouvement ne procédant pas de ces différences dans l'état du sentiment qu'on appelle bonheur, surprise, déception, souffrance, mais d'opérations d'exclusion et d'inclusion sur des éléments d'un système, dont le caractère interchangeable rendait la valeur indifférente, donc nulle en soi : un ami le quittait-il, une femme le trompait-elle, en séduisait-il une, en gagnait-il un autre, essuyait-il un refus, il n'éprouvait pas tristesse ou joie, mais simplement le besoin d'intégrer ou d'exclure, par simple décret, du système de sa vie un élément devenu impertinent ou pertinent, c'est-à-dire utile ou inutile à sa bonne marche, nécessaire ou insupportable à l'accomplissement de son destin. Car comme la majorité des systèmes imperméables et rigoureux, celui de Shad reposait sur une base vague, précaire, invérifiable : la croyance en le destin, ce qui pour lui – comme pour la plupart des gens, qui aiment à confondre à leur profit le général et le particulier – signifiait

Extrait de la publication

son destin, c'est-à-dire – comme pour la plupart de ceux qui n'ont pas encore trente ans d'âge – son heureux à tout le moins et très probablement glorieux destin. C'est l'orgueil qu'il tirait de cette assurance (et qui aurait pu très bien, au lieu d'en être né, avoir donné naissance à cette assurance sans avoir en lui-même à naître de rien, car à certaines choses qui nous sont données, quant à leur provenance, leur nature, leur essence, il n'y a pas d'autre explication que ces choses mêmes, leur pouvoir, leur fonction et leur puissance – celui de Shad étant ancré au point que si on avait pu lui prouver sans réfutation possible qu'il n'était qu'une défense contre la nullité, la vanité, la petitesse de sa vie, il eût très bien pu en convenir sans que ce dernier en soit amoindri en rien) qui lui permettait d'afficher un snobisme sans subtilité, un amour petit-bourgeois du luxe pour le luxe, un penchant naturel à la futilité, un goût très constant pour les platitudes et les lieux communs, une parfaite inconstance dans ses jugements, le choix de ses amis et dans celui des raisons qu'il disait avoir décidé des uns et des autres, car il croyait fermement que l'étalage des défauts est, chez les grandes individualités – potentielles ou affirmées –, la preuve qu'on possède intérieurement les qualités contraires, suivant cette idée très répandue que les richesses sont toujours enfouies et que la bonté, la magnanimité, l'honnêteté, l'intelligence et le génie doivent, pour survivre, vivre cachés de la société, c'est-à-dire, en l'occurrence, ne pas s'exercer.

C'est aussi cet orgueil qui lui rendait inutile pour lui-même l'emploi de l'imagination (dans ce sens qu'elle peut servir, sous sa forme affabulatrice, pour le présent, de diversion à l'ennui et, pour le futur, à l'angoisse sous sa forme espérante) et lui permettait au contraire d'en user pleinement – puisque son orgueil le mettait à l'abri de toute réelle envie – pour se

Extrait de la publication

représenter, parée des plus mystérieux, des plus enviables bonheurs, la vie de ceux qui l'intéressaient.

Ainsi, il ne se passait pas un jour, depuis la soirée, sans qu'il en consacre un long moment à rêver de la vie que devaient mener Paul et Hélène.

C'est un grand avantage qu'ont, sans le savoir, les autres sur nous-mêmes, que nous nous les représentons toujours comme s'ils avaient la faculté de pouvoir vivre leur vie tout en se la voyant vivre, alors que nous ne nous représentons jamais qu'ils peuvent eux-mêmes nous considérer comme nous les considérons. C'est pourquoi les autres – du moins ceux dont nous envions certains avantages – sont toujours a priori plus heureux que nous puisque a priori nous les investissons d'un pouvoir que nous n'avons pas : celui de vivre la vie qu'ils voient et de voir la vie qu'ils vivent, rêve ultime de l'humanité depuis que l'homme pense que sa vie n'a pas besoin de se vivre sous un autre regard que le sien. C'est pourquoi nous mettons presque toujours sur le compte de la politesse et de la modestie que favorisent les situations supérieures les démentis qu'ils opposent à nos compliments et à nos aveux de jalousie, tout comme ceux qu'ils nous retournent, car il nous est bien difficile de nous rendre à l'évidence que « cette magnifique maison », « cette chance inouïe de », « cette situation privilégiée », etc., ils les vivent, tout comme nous vivons celles qu'ils nous attribuent, non pas de l'intérieur et de l'extérieur, mais de l'intérieur seulement.

Shad se représentait Hélène et Paul comme il les avait vus, ce soir-là, au moment où Hélène ayant, de la main, appelé Paul à la rejoindre dans le coin de la pièce où elle se trouvait, après avoir, dans un mouvement léger, hésitant, rapide et presque torsadé des deux bras, effleuré de ses paumes, comme si elle cherchait l'endroit idéal où les poser, toute la surface de sa

Extrait de la publication

poitrine, les avait soudain, en même temps qu'elle approchait son visage du sien pour qu'il l'embrasse, plaquées fortement sur le haut de ses cuisses, tout près de son sexe, en pressant une partie peut-être : il se les représentait dans la délectation perpétuelle de leur propre spectacle, du spectacle de leur amour, de leur liaison, célébrant sans cesse une fête, publique et secrète, dont ils tiraient tout à la fois des plaisirs de l'auteur et ceux de l'organisateur, de l'acteur et du public.

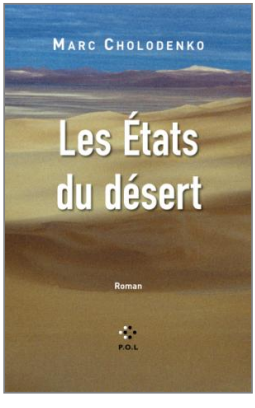
Et comment en eût-il pu être autrement ? quelle raison les eût empêchés d'être, chaque jour, ce qu'ils avaient été devant lui, à la soirée ? Quelle folie les eût détournés de cette vie qui leur était offerte, d'aisance et de luxe spirituels, où l'attente ne pouvait servir qu'à augmenter la surprise, la surprise le plaisir et le plaisir l'attente de plaisirs nouveaux, étonnants, supérieurs et cependant certains ? Certainement il n'avait été témoin que d'une partie infime de leur façon d'être et cette petite scène, si parfaite de tendresse, de sensualité, de désir retenu et d'élégance, n'était rien en comparaison de celles qui devaient se jouer, innombrables, tout au long de leurs journées et de leurs nuits. N'y avait-il pas, depuis le réveil jusqu'à l'endormissement, mille occasions de s'offrir, de se désirer, de s'étonner de mille façons possibles ?

Shad avait souvent, sans qu'il s'en sentît responsable, comme si elles étaient issues non de son imagination, mais d'une source extérieure à lui, tant elles étaient fugitives et cependant précises, des visions d'Hélène qu'il lui était presque toujours impossible de localiser dans l'espace ou dans le temps. Encore n'était-elle pas chaque fois entière, c'était sa main, allant de sa hanche à ses cheveux, se posant sur sa bouche, sur le bras de Paul, c'était un regard, une expression, si brève et surtout si personnelle que – ne l'ayant jamais vue auparavant et ne sachant à quoi elle se référait – il n'aurait pu dire ce qu'elle

N° d'éditeur : 2209 – N° d'édition : 179310
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : mars 2011

Imprimé en France

Extrait de la publication



Marc Cholodenko
Les États du désert

Cette édition électronique du livre
Les États du désert de MARC CHOLODENKO
a été réalisée le 4 mars 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en février 2011 par Floch à Mayenne
(ISBN : 9782818008669)
Code Sodis : N46303 - ISBN : 9782818008683
Numéro d'édition : 179310

Extrait de la publication